Les domestiques de Berthier

★

Premières amours
1766-1767

MONIQUE
TURCOTTE

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Les domestiques de Berthier

© 2011, 2020 Les Éditeurs réunis

Photo de la couverture : Magdalena Zyzniewska / Trevillion Images

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
leseditieursreunis.com

Distribution mondiale (sauf au Canada)
INTERFORUM
interforum.fr

Distribution au Canada
PROLOGUE
prologue.ca

ISBN : 9782897833855
Dépôt légal : octobre 2020

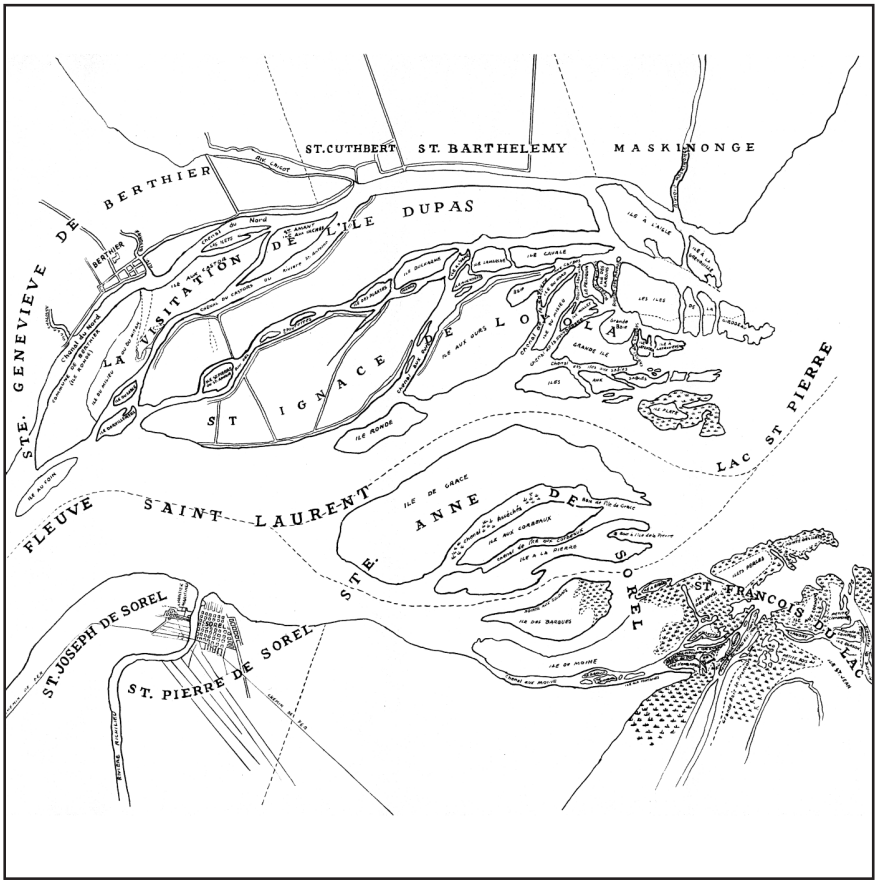
MONIQUE
TURCOTTE

Les domestiques de Berthier

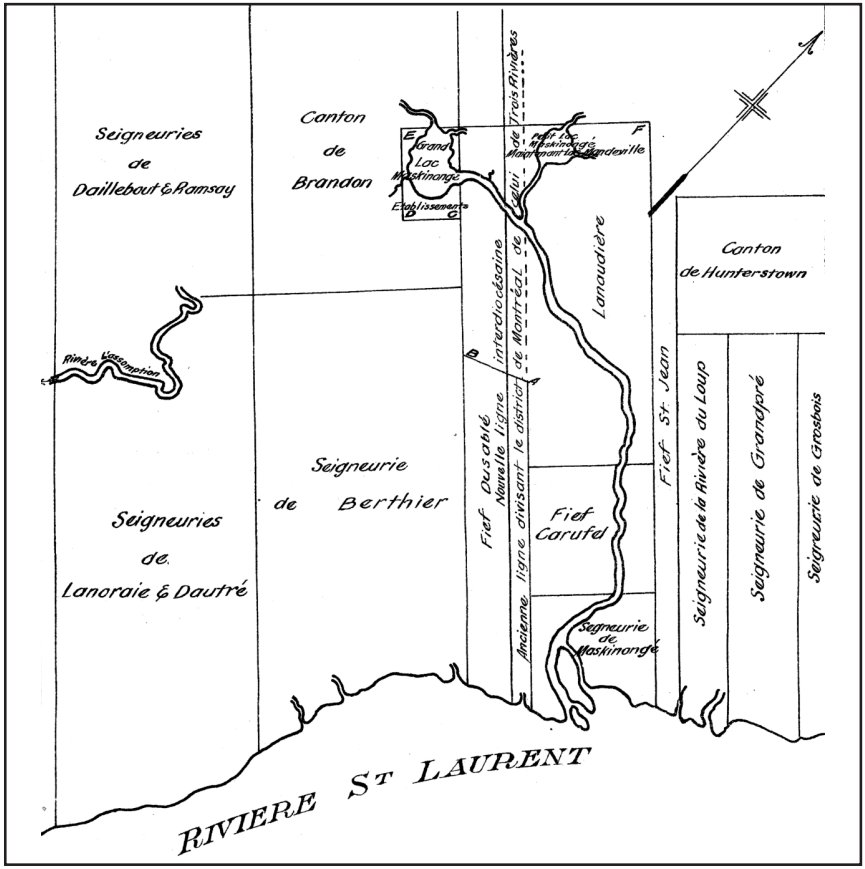
★

Premières amours
1766-1767

LES ÉDITEURS RÉUNIS



Carte 1 : *Îles de Sorel (anciennement «Saurel»)*



Carte 2 : *Berthier et les seigneuries avoisinantes*

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Celle qui revient de loin, 2020

Les domestiques de Berthier

1. *Premières amours : 1766-1767*, 2011
2. *Dans la tourmente : 1773-1776*, 2012

1

Mercredi 23 avril 1766, Île Du Pas

Les mains arquées au-dessus des sourcils, faisant écran pour se protéger les yeux des rayons du soleil, Mathilde Guillot arpentait le sentier qui menait à la berge, sa jeune sœur Marguerite sur les talons. Leur père, Antoine, debout sur le chaland, s'approchait du ponton leur servant de quai ; il ramenait de Berthier une belle vache et son veau, achetés du maquillon, Jos Marchand. Sa femme, Anne, sera contente, elle qui rêvait depuis si longtemps de posséder quelques bêtes bien à eux. Antoine voulait lui en faire la surprise ; elle n'en savait donc rien, seule Mathilde en avait été informée.

Aussitôt débarquées sur la terre ferme, les deux bêtes furent dirigées vers le pâturage, guidées par Mathilde et Marguerite, tandis qu'Antoine allait quérir sa femme qui s'affairait autour du poêle.

— Mais où étais-tu donc passé, mon homme ?

— J'arrive de la seigneurie. Viens voir ce que j'ai rapporté.

Anne essuya ses mains humides sur son tablier, prit le blondinet Nicolas dans ses bras et, curieuse, suivit son mari. Un beuglement, tout proche, l'intrigua. Elle devança Antoine et courut jusqu'à la prairie où elle vit ses deux filles caressant la vache et son petit qui cherchait avidement le trayon de sa mère.

— Mère, venez voir ! Nous avons maintenant notre vache qui fournira le lait pour toute la famille. On pourra peut-être ben en vendre quelques chopines, s'enthousiasma Mathilde.

— La vache s'appelle Frisette, pis son petit, Pompon, renchérit Marguerite du haut de ses sept ans.

— Mais, mon homme, où as-tu trouvé l'argent pour payer ces animaux ? demanda Anne, les sourcils froncés, les poings sur les hanches, dévisageant son mari, à la fois intriguée et curieuse.

— J'ai rien volé à personne, rassure-toi, ma femme. C'est avec les livres gagnées au service du nouveau seigneur que j'ai pu acheter les bêtes, précisa Antoine, heureux comme un prince dans son royaume. Jos Marchand m'en demandait cinquante livres, pis j'ai marchandé gros, et finalement y m'a laissé la vache et son veau pour trente-cinq livres. Une bonne affaire, j'te dis !

— T'es ben vaillant, mon Antoine. Astheure, on pourra dire qu'on est de vrais habitants.

— Pis c'est pas toute, ajouta le père de famille, s'adressant à son aînée. Le seigneur Cuthbert m'a demandé si j'avais une fille vaillante qui pourrait aider au manoir sitôt que les travaux seront finis. J'ai répondu que je t'en glisserais un mot. À toi d'y réfléchir, je te forcerai jamais de servir des maîtres anglais. T'as ben le temps de retourner la question sous toutes ses coutures, il est parti à Boston, tôt ce matin. Je lui porterai ta réponse quand il reviendra, dans quelques semaines.

Ainsi une vie nouvelle s'offrait à Mathilde… Elle, qui filait vers ses seize ans, se voyait devoir faire un choix pour la première fois de sa vie ; elle pouvait ignorer cette invitation, trouver un époux, habiter son île, élever une famille comme le faisait sa mère, ou relever le défi et changer de rive. Sa décision fut vite prise, elle irait travailler au manoir.

— Je t'approuve, ma fille, la rassura Anne, dès que Mathilde l'informa de son choix, au cours de l'après-midi. Même si tes bras sont ben utiles icitte, tu dois marcher sur ta propre route, sans te retourner. Peut-être ben que ta vie sera plus douce que la mienne, confia Anne d'une voix triste.

— Je partirai pas avant le milieu de l'été, faut pas vous chagriner astheure.

— T'es une fille ben sage. J'en remercie le ciel chaque jour.

* * *

Ce printemps 1766 était précoce, il faisait encore chaud, à l'heure où le soleil faisait le beau en irradiant le couchant avant de se noyer dans les eaux encore froides du fleuve. C'était l'heure de la traite, tâche désormais dévolue à Mathilde ; elle prit le seau, le tabouret et rejoignit Frisette qui s'impatientait. La jeune fille s'estimait privilégiée d'échapper à la corvée de la cuisine dans la tranquillité du soir qui approchait à pas de loup ; elle se plaisait à écouter le clapotis des vagues toutes proches et le gazouillis des oiseaux qui regagnaient leur nid. Elle était certaine que le pur bonheur ne se trouvait que sur cette île, et que nulle part au monde la vie était plus douce. Un bref instant, fugace comme une étincelle, elle craignit de regretter la décision qu'elle avait prise plus tôt dans la journée ; machinalement, elle remit une mèche rebelle sous son bonnet et reprit le travail.

La vache meugla et, d'un coup de tête, éloigna son veau insistant. Attiré par l'odeur du lait chaud, le petit suivit Mathilde qui venait de terminer la traite. La jeune fille versa du lait dans l'auge qu'Antoine venait tout juste de placer au bout du champ ; elle caressa la tête frisée de Pompon qui but goulûment, le museau plongé jusqu'aux yeux dans le récipient.

Mathilde était heureuse ; elle se contentait de ces bonheurs occasionnels et simples que lui offrait si généreusement la vie dans son île. Ses parents, Anne et Antoine, formaient un couple harmonieux et offraient à leurs six enfants un foyer où il faisait bon vivre. Ils étaient pauvres, comme tout un chacun dans ce pays, mais ils possédaient un toit et du courage à la tonne. Que pourrait-elle désirer de plus ?

L'aînée des Guillot avait hérité de son aïeule, Fille du Roi venue de la Vendée au siècle précédent, d'une indéfectible joie

de vivre. Douée pour le bonheur, elle saluait chaque matin avec enthousiasme et appréciait tous les aspects de sa vie. Elle possédait peu, sinon l'amour des siens et la liberté de folâtrer sur les rives du grand fleuve qu'elle aimait tant, quelle que soit la saison. Seule ou avec ses frères, Jean-Baptiste, Louis et Firmin, elle explorait la centaine d'îles dispersées entre le lac Saint-Pierre et la seigneurie de Berthier ; ces escapades la remplissaient d'un bonheur simple qui marquerait sa vie à jamais.

* * *

Le seau à demi rempli, Mathilde revenait vers la maison en chantonnant quand elle entendit des sanglots étouffés. Elle s'arrêta et prêta l'oreille, tentant de deviner d'où venaient ces pleurs. D'un geste brusque, elle chassa Comète, le jeune chien de berger, qui essayait de laper le lait moussant et encore chaud, et porta son attention vers la rive, devant leur maison. Sa cousine Angélique était là, prostrée, le visage baigné de larmes.

— Mon doux Jésus ! Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Mathilde, déposant le seau de lait sur le ponton.

— Il est retourné en France par le premier bateau.

— Qui ? Éloi, ton promis, est parti ?

— Il m'avait pour… tant juré que ja… mais il parti… rait sans moi, sanglota Angélique. Quel gou… gou… jat !

— Es-tu certaine qu'il s'est enfui ?

— Mon frère Xavier l'a appris à l'auberge de Berthier, hier soir. Un marin lui a dit qu'il avait vu Éloi sur le quai à Québec, négociant le prix de son passage. Pas de doute possible, il est parti comme un voleur.

— Un voleur de cœur, oui ! Va, pleure pus, il en vaut pas la peine. Tu trouveras ben un meilleur parti.

— Mais je l'aime. On devait se marier, maintenant que la paix est revenue. Je l'ai cru comme une sotte, s'emporta la jeune fille, plus mortifiée que peinée.

— T'as que dix-sept ans, pis t'es un beau brin de fille ; crains pas, tu coifferas pas la sainte Catherine. Sèche tes larmes, ma cousine ; Éloi vaut pas les pleurs versés. Et viens avec moi, au bout du ponton. Regarde les dernières lueurs du jour qui se noient vers le couchant ; la beauté de notre monde va te consoler. Viens !

Rassérénée, Angélique suivit sa cousine, renifla un moment et essuya ses larmes. Elle releva la tête, bien décidée à ne pas laisser toute la place aux sentiments de tristesse qui l'habitaient. Mathilde avait raison : elle était trop jeune et trop belle pour sombrer dans la déprime. Elle restait tout de même blessée et humiliée ; elle ne s'y laisserait pas prendre de sitôt, se promit-elle.

— Les hommes sont des poltrons qui se sauvent avant de s'engager, conclut Angélique, lançant un caillou dans l'eau qui se plissa en formant de grands cercles.

— Parle pas de même, ils sont pas tous comme Éloi. Père et oncle Olivier, ton père, sont de bons époux qui font ben vivre leur famille.

— Comment reconnaître l'homme qui restera à mes côtés aux bons comme aux mauvais jours ?

— Il faudra que tu sois plus sage, moins frivole, chère cousine, la taquina Mathilde. Mère me répète souvent que notre cœur sait trouver celui qu'il nous faut.

— Que Dieu t'entende, Mathilde ! Cette fois, j'ai ben appris ma leçon.

Avant de se séparer, debout face au couchant, les deux cousines firent le serment de réserver leur amour à celui qui le mériterait. Elles se jurèrent de se confier l'une à l'autre, de se

soutenir dans les moments difficiles et de partager leurs joies comme leurs chagrins. Elles s'embrassèrent affectueusement et prirent chacune une direction différente ; l'une remontant vers sa maison, le seau de lait à la main, l'autre, longeant la rive du fleuve jusqu'au bout de l'Île Du Pas, là où l'attendait sa mère, Marie Huguenin. Les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel encombré de nuages qui traînaient paresseusement là-haut. Angélique rentrerait chez elle alors que la nuit serait bien installée au-dessus des eaux.

* * *

Mathilde aida sa mère à mettre les enfants au lit et lui tint compagnie jusqu'au retour d'Antoine qui avait besogné à préparer les semences. Elle se retira alors, fit un brin de toilette et sortit. Elle marcha un long moment, longeant la rive, écoutant les chants de la nuit. Elle repassa dans sa tête tous les événements de la journée et, dans un rituel connu d'elle seule, elle s'engagea, envers elle-même, à toujours rechercher les petits bonheurs cachés dans les gestes quotidiens, même ceux qui font naître les larmes. « Grand-père disait qu'au-dessus des nuages le soleil brillait toujours ; il avait ben raison. Je dois toujours me rappeler de sa sagesse, pis de son courage. Qu'il me vienne en aide chaque jour… » pria Mathilde, bien décidée à rencontrer le meilleur à chaque détour de sa vie.

Il s'agissait là d'une résolution bien naïve… Elle ignorait ce qui l'attendait sur l'autre rive.

Quelles amours, quelles ambitions, quels rêves hantent les habitants de Berthier depuis l'arrivée du nouveau seigneur, le richissime James Cuthbert ?

Une jeune femme du nom de Julia Scott remplit la charge de dame de compagnie auprès de la seigneuresse *lady* Catherine. Élevée dans un orphelinat de Boston, Julia n'a jamais vu un jeune homme poser les yeux sur elle. Sa rencontre avec Henry Cairns, le frère aîné de *Mrs.* Cuthbert, déclenchera en elle un flot de passions pour cet homme qu'elle compte bien ne partager avec aucune rivale.

Arrive Mathilde, une fille des Îles venue prêter main-forte à Adèle, la cuisinière. Campagnarde illettrée, mais vaillante et débrouillarde, elle s'attire aussitôt les sarcasmes de la vindicative et arrogante Julia. Surtout lorsque celle-ci, avec la rage qui la consume, voit trop bien que le regard d'Henry s'arrête sur la belle et jeune Canadienne. Les foudres de Julia arriveront-elles à atteindre et détruire les premières amours qui embrasent le cœur d'Henry et de Mathilde ?

Photo : Robiart

Monique Turcotte est née à Berthierville, au Québec. Après avoir enseigné pendant quelques années, elle profite maintenant de sa retraite pour se consacrer à l'écriture et au bénévolat. Premières amours : 1766-1767 *est le premier volet de son œuvre romanesque* Les domestiques de Berthier.

ISBN 978-2-89783-385-5

9 782897 833855

18 €

Photo : Magdalena Zyzniewska / Trevillion Images